

tribus seldjoukides, enfin leurs successeurs, les Ottomans, à leur tour dévastèrent le pays.

Sous le règne de Sélim I^{er} (1516), l'Arménie tombe entièrement sous le joug des Ottomans.

Les Ottomans qui, dès le début de leur apparition, créèrent l'armée des janissaires, troupe composée d'enfants chrétiens d'ennemis ou soumis, les Ottomans qui vivaient en écrasant l'ennemi en temps de guerre et en persécutant les peuples tombés sous leur joug en temps de paix, mirent le peuple arménien dans un état complet d'esclavage.

Si le peuple arménien n'a pas disparu complètement, c'est parce que, d'abord, ayant une civilisation ancienne et des mœurs supérieures en opposition à la bassesse, à la turpitude des mœurs de ses vainqueurs, il préféra tout subir plutôt que de renoncer à ses principes au profit d'une religion de piraterie et de doctrines purement barbares. D'autre part, les Arméniens, élément chrétien le plus entouré des mahométans, depuis longtemps avaient tourné leurs regards vers l'Occident, malgré les exigences, les perfidies des empereurs de Rome et de Constantinople qui avaient employé tous les moyens pour les anéantir; les Croisades, l'ap-

parition des Francs, l'alliance de famille royale arménienne Roubénian avec la famille française de Lusignan, la mort à Paris du dernier roi arménien Léon V, firent que de nouveau, le peuple haï ou arménien chercha à se rapprocher du christianisme, de l'Europe et particulièrement de la France, d'où il attendait sa libération.

Dès les premières années de querelles entre Russes et Ottomans, les Arméniens accueillirent avec une grande satisfaction le nouveau, et une délégation ayant à sa tête Israël Ori se présenta à Pierre le Grand pour attirer son attention sur l'Arménie Orientale.

C'est depuis cette époque que l'empire des Tsars se déclara officiellement protecteur des races chrétiennes soumises aux Ottomans. La libération des Monténégrins, des Grecs, des Roumains et des Serbes encourageait les Arméniens dans leurs espérances.

Les Arméniens, quoique chrétiens, ont une Eglise à part, différente du catholicisme et de l'orthodoxie. En effet, les Arméniens, tout en participant aux décisions des conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse depuis 368, avaient refusé d'accepter la hiérarchie de

l'Eglise; ils avaient nommé un chef religieux sans se soumettre au patriarcat d'Antioche et avaient refusé de reconnaître la suprématie de Constantinople et de Rome. D'autre part, considérant que la question dogmatique avait été réglée aux trois premiers conciles œcuméniques, celui de Chalcédoine ayant été surtout consacré aux revendications afférentes à la suprématie du pape et du patriarche de Constantinople, l'Eglise arménienne réunit, en 507, à Dvine, un concile œcuménique auquel furent invités à prendre part les Ibériens et les Alaniens; ce concile infirma les décisions du concile de Chalcédoine.

Cette particularité avait séparé l'Eglise arménienne de l'Eglise orthodoxe. L'Eglise arménienne se fit appeler *Eglise apostolique lumineuse*, du surnom de son fondateur, Grégoire le Lumineux.

Les gouvernements catholiques et orthodoxes de l'Europe, et surtout le clergé, reprochaient aux Arméniens leur schisme. Les Russes essayèrent de les ramener à l'Eglise orthodoxe et le clergé catholique, sous l'influence et la protection des gouvernements catholiques,

essaya de les convertir au catholicisme en leur promettant la libération.

Le protestantisme, dès son apparition, trouva un champ de propagande en Arménie au moyen de la même promesse. Dès l'apparition des Croisades, le catholicisme s'était fait des partisans en Arménie. Vers la fin du xvii^e siècle, l'ecclésiastique arménien Mekhitar, avec l'appui de Rome, créa un ordre arménien catholique à Venise. L'œuvre accomplie par les Mekhitaristes (ordre fondé par Mekhitar) est considérable. Ils transportèrent une partie des richesses nationales manuscrites, débris de toutes sortes d'antiquité dans leur couvent et c'est grâce à eux que l'art, la littérature et l'histoire de l'Arménie furent connus en Europe dès le début du xviii^e siècle. Ils participèrent à l'éducation du peuple arménien, en traduisant les grands auteurs anciens et modernes, romains, grecs, français, anglais; ils collaborèrent à la création d'une nouvelle littérature, mais il est injuste, comme certains le font, de réserver uniquement aux Mekhitaristes la résurrection intellectuelle des Arméniens.

Les Arméniens, en effet, de l'Eglise apostolique lumineuse, de leur côté, ne restèrent pas

indifférents à ces progrès. Un siècle après la découverte de l'imprimerie, des ecclésiastiques, des laïcs de l'Eglise apostolique lumineuse arménienne fondèrent des imprimeries d'abord à Amsterdam et à Venise et plus tard dans certaines villes d'Arménie.

Vers le xv^e siècle, le centre intellectuel arménien était transformé à Bitlis, dans le couvent d'Aml Vordi. Pour être juste, il faut reconnaître qu'avec les efforts des Arméniens, la propagande catholique, protestante et l'influence de la littérature russe, qui fut transmise aux Arméniens par des écrivains arméniens élevés dans les écoles russes, furent d'une grande utilité pour le développement intellectuel du peuple.

Au moment où éclata la guerre entre la France et la Prusse (1870), les Arméniens, grâce à la sympathie que leur témoignaient la France, la Russie et l'Angleterre, entrevoyaient leur délivrance comme prochaine. La victoire de la Prusse modifia la physionomie de l'Europe. Au lieu de la nouvelle ère espérée de délivrance, recommença l'ère des persécutions.

Persécutions Germano-Turques. La Révolution arménienne

Les Turcs Ottomans, d'origine mongole, successeurs des Seldjoukides, adoptèrent comme religion l'islamisme, religion qui déclarait la guerre à outrance à tout ce qui n'était pas musulman, pensant ainsi conquérir le monde par la force brutale.

Cette religion, en dehors des facilités qu'elle donnait à ses adeptes de se livrer aux pires excès, ne leur offrait aucune chance de s'améliorer, de s'émanciper, de suivre la voie du progrès.

Au contraire, en incitant ses adeptes à la seule propagande brutale, exclusive de toute autre préoccupation, elle les éloignait de tout bon labeur, de tout effort productif, de toute tentative de civilisation.

C'est pour cela que la force ottomane diminuait au fur et à mesure que se propageaient partout les idées d'humanité et de justice et que sa puissance dominatrice s'affaiblit, s'amointrit d'autant plus que l'esprit de civilisation grandissait.

C'est ainsi que l'empire ottoman perdit ou dut abandonner ses conquêtes en Afrique, en Europe et en Asie et de 180 millions d'habitants qu'il comptait il y a un siècle et demi, retomba à 25 millions, sur lesquels à peine 9 millions d'Ottomans, 8 millions d'autres races musulmanes et le reste formé de peuples soumis.

A notre avis l'empire ottoman, héritier des Seldjoukides, mais en même temps héritier légataire des tares des Mongols et de tous les vices de l'islamisme, aurait déjà disparu s'il n'avait pas profité dans une large mesure des éléments que ses conquêtes mettaient à sa disposition.

Ces éléments, qui lui furent fournis par les Grecs, les Valaques, les Serbes, les Macédo-niens en Europe, les Arméniens, les Assyriens, les Israélites en Asie, apportèrent un appoint

considérable de civilisation à l'empire et prolongèrent sa vie.

En étudiant l'histoire, celle du palais, celle du harem, celle des sultans régnants et des sultans déchus, celle des sultanes validés, des vizirs, de l'armée, nous constatons dès le début des Ottomans, les multiples avantages dont bénéficia la dynastie de nomades et de pasteurs d'Othman.

Dans ce milieu d'Ottomans, où ne régnaient que la volupté, les vices contre nature, les guerres continuelles, les exécutions de sultans, de vizirs, de généraux, insuffisamment ou trop populaires, supprimés parce qu'ils avaient été vaincus ou parce qu'ils avaient été vainqueurs; dans ce milieu de corruption et de férocité, certainement la possibilité de gouverner, fut-ce par la force brutale, devait être anéantie, si la vitalité du foyer n'avait pas été alimentée, renouvelée par des éléments nouveaux, et si les conquêtes successives, l'enlèvement et l'implantation de milliers d'esclaves n'avaient infusé aux Turcs un sang plus pur, moins vicié.

Les janissaires — milice constituée dès le début par les enfants des chrétiens — n'aide-

rent-ils pas considérablement à l'influence et au développement de l'empire ? Et presque tous les vizirs et hommes d'Etat n'étaient-ils pas choisis parmi les janissaires, les eunuques et les pages du harem ou du palais, c'est-à-dire parmi les enfants des peuples soumis, emmenés en esclavage (1).

Ce n'est pas tout, si Napoléon I^{er} avait pris une décision ferme, si la France, l'Angleterre et l'Italie ne l'avaient pas soutenu en 1853

1. — A l'époque d'Amourat III, Sokolli, le grand vizir, était Bosniaque ; Piali pacha, le vizir de la Coupole, était Hongrois ; Ahmed-Pacha, le deuxième vizir, était Syrien ; Mohammed-pacha, troisième vizir, était Autrichien ; Sikali-pacha était Génois ; Oehiali-pacha, commandant des vaisseaux, était Calabrais, et Welgev-pacha, chef des eunuques, était Transylvanien. La religion seule était un lien commun entre tous ces hommes de patries diverses (ou sans patrie) *Histoire de la Turquie*, 22^e livre, p. 110, Lamartine.

Cette situation que remarque Lamartine n'est pas changée. En juin 1910, le ministre de la guerre, Mahmoud-Chevet-pacha, était Arabe ; Izzet-pacha, chef d'état-major, était Albanais ; Iaver-pacha, commandant du 1^{er} corps d'armée, était Circassien ; Abdullah-pacha, commandant du 2^e corps d'armée, était Géorgien ; Hady-pacha, commandant du 3^e corps d'armée, était Arabe ; Zeky-pacha, commandant du 4^e corps d'armée, était Albanais ; Osman-pacha, commandant du 5^e corps d'armée, était Tartare ; Nazim-pacha, commandant du 6^e corps d'armée, était Circassien ; Mehmet-Ali-pacha, commandant du 7^e corps d'armée, était Bosniaque.

(guerre de Crimée), si l'Angleterre ne l'avait pas protégé en 1877, l'écroulement de l'empire ottoman serait déjà un fait accompli.

La Russie, devant les exigences de l'Angleterre, consentit à soumettre le traité de San-Stefano à un congrès européen et sur l'invitation de Bismarck et de Schouvaloff le congrès eut lieu à Berlin; le gouvernement de Berlin fut le seul qui ne tira aucun avantage de cette occasion. C'est surtout après l'avènement au trône de Guillaume II, que le gouvernement allemand change sa politique à l'égard de l'empire ottoman et la question d'Orient.

Guillaume II se rend à Constantinople à différentes reprises. Une mission militaire allemande va en Turquie pour réorganiser l'armée ottomane. Il faut croire que le gouvernement d'Abdul-Hamid trouva utile à la cause ottomane l'appui de Berlin. Il était facile aux Allemands de se présenter en amis à Constantinople. Ayant une existence récente, ils n'avaient eu nulle occasion de querelles avec les Ottomans.

Vraisemblablement cet appui amical de l'Allemagne n'a pas été jugé favorable aux intérêts ottomans par tous les dirigeants de l'épo-

que, puisque pendant les dernières trente années qui s'écoulèrent, il y eut des gouvernements ottomans qui essayèrent de se détacher de Berlin et de s'approcher au groupe franco-russo-anglais.

Cependant le gouvernement de Berlin et l'empereur Guillaume II préparaient ce pays à leurs grands projets d'avenir.

Si les massacres d'Arménie furent ordonnés par Abdul-Hamid et exécutés par les gouverneurs turcs, il n'en est pas moins vrai que l'idée initiale et les instructions venaient de Berlin. Au point de vue germanique, il était nécessaire de détruire cet élément russophile et francophile qui paraissait une menace pour la politique allemande.

La France, l'Angleterre et la Russie, étant donné le caractère international que prenait cette question, intimidées par l'Allemagne, se contentaient de vaines protestations dénuées d'action. Si bien que le gouvernement allemand installa en Turquie et à la place des Arméniens massacrés ou émigrés, une colonie germanique; rien que dans le vilayet d'Adana, après les massacres des Arméniens de cette contrée, 220.000 Allemands s'installèrent qui pouvaient

fournir 80.000 hommes de troupes au premier signal d'alarme!

Aussitôt réglée la question des grands massacres arméniens, Guillaume II se rendit à Constantinople et à Damas et de la mosquée de cette ville, se déclara frère du Grand Assassin, ami et protecteur de l'empire ottoman; cette façon d'agir devait intimider les autres puissances au cas où ces dernières auraient soutenu les Arméniens.

Les Arméniens prirent cette déclaration de Guillaume II comme l'équivalent des paroles de l'empereur Manuel adressées au sultan Zanguï (1) (dit Nour-Eddin).

Ainsi c'est avec l'appui, l'aide et les « excellents » conseils de Berlin que le digne héritier et le brillant émule des Erthogroul, des Gengis-Khan, des Timour-Ling, des Monomaque, le Grand Assassin, le Sultan Rouge, nous avons nommé S. M. le sultan Abdul-Hamid, tenta de supprimer purement et simplement le peuple haïk.

De même que ses prédécesseurs, il échoua dans cette criminelle tentative.

1. — Voir page 54'.

Les Arméniens qui avaient tant souffert supportèrent encore cette dernière épreuve : 300.000 victimes de plus, 300.000 hommes, femmes, enfants, vieillards mis à mort par les bourreaux du « Commandeur des Croyants ».

Ils la supportèrent, eurent la force, le courage d'y résister et même puisèrent en quelque sorte, dans le sang des leurs, une énergie régénératrice.

Les traductions des ouvrages des grands écrivains et penseurs français et russes avaient depuis longtemps déjà pénétré chez les Haïk, développé leur intellectualité, élargi leur esprit, instinctivement ouvert aux idées de progrès et de civilisation.

Un Arménien, Mekerdich Portukalian, après avoir parcouru le pays, y fonda, avec l'appui des sociétés arméniennes, des écoles professionnelles et d'instruction générale; puis il s'installa en France et créa le premier groupement révolutionnaire de défense contre les Kurdes, les Circassiens, et de protestation contre le gâchis lamentable du gouvernement ottoman.

Cette société prit le titre *d'Armenakan*.

Un autre Arménien, Nazar-Beguian, subissant l'inspiration des Bakounine, des Kropotkine,

des Karl Marx et espérant trouver le salut du peuple haïk dans la doctrine socialiste, fonda la société révolutionnaire et socialiste : *Hentchakist*.

D'autres encore, Kristapor Mikaelian, Zavarian, Aknouni, prirent l'initiative d'une fédération révolutionnaire arménienne : *Dachnaktzoutium*, basée sur un programme plus raisonnable, plus réalisable, moins utopiste.

Ces groupements défendirent avec ardeur le peuple d'Arménie contre le régime hamidien.

Si les massacres du Sultan Rouge avaient anéanti une génération, la pitié généreuse, l'esprit de solidarité des grands peuples français, anglais, russe, américain, créèrent des sociétés ayant pour objet de venir en aide aux orphelins arméniens, de les protéger, de les instruire.

D'un autre côté, les Arméniens résidant en Europe, en Egypte et Amérique, sur l'initiative de S. E. Boghos pacha Nubar, créèrent la société : *Union générale Arménienne de Bienfaisance* (1906), société d'une grande utilité, dont le but est de concourir au développement intellectuel et moral des populations arméniennes d'Asie, de leur venir en aide pour amé-

liorer leur situation matérielle et économique, d'encourager toute œuvre ou publication propres à amener ce résultat.

L'Union générale Arménienne de Bienfaisance doit :

« Fonder ou subventionner des écoles, bibliothèques, salles de lectures, ateliers-écoles, hôpitaux, dispensaires, orphelinats et tous autres établissements analogues;

« Aider ou secourir tous Arméniens indistinctement, venir en aide aux paysans arméniens de l'Asie Mineure en leur fournissant des semences, des bestiaux, des terres à cultiver;

« Propager dans les villages les connaissances pratiques modernes sur la culture; contribuer au développement des industries locales; créer de nouveaux moyens de travail et de production adaptés aux conditions du pays;

« Venir en aide aux habitants des localités ravagées par la famine, l'incendie ou tout autre sinistre ou fléau, ou par une épidémie. »

De tous ces efforts il résulta un relèvement moral du peuple.

Hier encore, dans les plus humbles villages du pays, on trouvait des paysans de la nou-

velle génération, capables de lire et d'écrire plusieurs langues européennes.

Il a plu à Berlin de transformer le gouvernement d'Abdul-Hamid. Si pour la première période de leur entrée en Turquie les Allemands purent utiliser à leur profit le despotisme d'Abdul-Hamid, une vingtaine d'années après ils jugèrent nécessaire de procéder à un changement radical, en éloignant les hommes suspects et hostiles à leur politique. Abdul-Hamid lui-même, le grand despote qui ne se courbait pas facilement devant les exigences de la « kulture » à l'allemande, fut détrôné.

Berlin déjà depuis longtemps préparait quelques Ottomans aux beautés de cette civilisation spéciale.

Un coup d'Etat (1909) fit passer le pouvoir entièrement aux mains des germanophiles qui se présentaient comme des « Jeunes Turcs ».

Ce coup d'Etat, habilement ménagé, fut accepté avec un certain enthousiasme, au début. Mais il ne changea rien aux affaires du pays.

Un parti dominant fut remplacé par un autre parti dominant sans que les conditions essentielles du fonctionnement de la machine fussent modifiées. Le peuple, misérable et

trompé par les promesses des nouveaux arrivants, avait donné son appui comme dans d'autres circonstances analogues. Une fois de plus il venait d'être dupé.

La chute d'Abdul-Hamid, l'aurore du régime des « Jeunes-Turcs » firent entrevoir aux Arméniens un changement rationnel dans les affaires de l'empire ottoman.

La Fédération révolutionnaire arménienne s'allia avec la société « Union et Progrès » pour contribuer à infuser à l'empire un peu de « santé morale », sans apporter à cette tâche ni arrière-pensée égoïste, ni rancune.

Non point que la Fédération arménienne eût une absolue confiance dans le parti « Jeune-Turc », mais les membres de cette Fédération éprouvaient pour le peuple turc une vive et cordiale sympathie.

Voici ce que nous a dit M. Aknouni, l'un des plus influents d'entre eux, à Constantinople, en 1909 :

« Si nous voulons aider les Jeunes-Turcs ce n'est pas parce que nous croyons aveuglément en eux, mais parce qu'en dépit du passé douloureux, nous plaignons le peuple turc qui a été

surtout victime de ses maîtres et aussi de son ignorance et de son fanatisme. »

Malgré la bonne volonté des groupements fédéraux et de tout le peuple haïk, le nouveau régime n'a pas réalisé les espérances... vagues qu'il avait fait concevoir.

Il a suivi une politique néfaste en cherchant le salut de l'empire dans le panislamisme et dans l'absorption des races soumises.

Après la guerre des Balkans, après les désordres intérieurs et les assassinats politiques, les Haïk, désespérant du régime « Jeune-Turc », nommèrent une délégation ayant mission d'exposer leurs justes doléances devant les cercles gouvernementaux européens (1913).

Avec un rare esprit d'opportunité, la présidence de cette délégation fut attribuée à un homme éminent, jouissant de la considération, de la sympathie, du respect universels parmi les Arméniens: Boghos Pacha Nubar.

Boghos Pacha Nubar, qui met au service du patriotisme le plus ardent, l'intelligence la plus vive, la plus avertie, est le fils de Nubar Pacha Nubar qui a contribué à l'organisation et au développement de la civilisation en Egypte.

Ami loyal du peuple turc, Boghos Pacha

Nubar démontra dans des conférences que le peuple haïk ne réclamait nullement l'indépendance et ne souhaitait en rien provoquer de nouveaux démembrements de l'empire, mais qu'il demandait simplement à exercer librement, à l'abri de pénibles inquiétudes, ses droits et ses devoirs civiques.

Il démontra également que, dans l'état actuel de l'empire, la décentralisation des pouvoirs, la nomination des gouverneurs et l'établissement d'un contrôle européen devaient être les bases de réorganisation du pays ottoman.

Ajoutons que dans ses conférences en faveur de l'Arménie, le très distingué et éloquent Boghos Pacha Nubar a été secondé par de hautes personnalités littéraires et politiques appartenant à tous les partis et réunies en un élan de pure humanité.

Citons les noms de MM. Anatole France, Francis de Pressensé, profondément regretté, Denis Cochin, le général de Lacroix, Victor Bérard, qui succéda au pauvre Pierre Quillard, si prématurément emporté, dans la direction de *Pro Armenia*, ainsi que ceux des brillants publicistes arméniens, MM. Varandian, Tcho-banian et d'autres.

VI

La Guerre européenne et les Arméniens

Après tant d'années de martyre du peuple arménien, on est tenté de croire que ce peuple anéanti, agonisant, ne devait avoir ni de forces pour se défendre ni de souffle pour protester ; mais pourtant, dès le commencement de la grande guerre européenne, où les Arméniens voient aux prises leurs derniers persécuteurs germano-turcs avec les peuples russe, français et anglais, qu'ils considéraient comme leurs amis et instructeurs ; sans hésitation, sans crainte, avec une énergie et une activité remarquables, se relèvent pour s'unir aux grandes nations et participer à la lutte menée pour le droit, pour la libération des peuples soumis et pour l'écrasement de la force brutale.

Avant de participer à la guerre, les Turcs, conseillés par les Allemands, dès le mois d'août 1914, sous couleur de réquisition, pénétraient dans les maisons arméniennes, dans les villes comme dans les villages, et enlevaient tout ce qu'ils trouvaient. Ainsi, les émissaires d'Enver pacha et de Guillaume II, avant l'entrée en guerre de la Turquie, accaparaient or, argent, vêtements, linge de corps, meubles, ustensiles de cuisine, céréales, bestiaux, comestibles, combustibles, etc... Tous les biens des particuliers destinés à l'usage personnel, ainsi que les biens des commerçants, furent enlevés.

Indépendamment de ces persécutions officielles, le haut clergé arménien fut invité à faire de la propagande, à engager les Arméniens à aider la Turquie et à faire des souscriptions pour la défense du pays.

Malgré toutes ces exigences, quand la Turquie entra en guerre, la langue arménienne avec celle des pays ennemis, fut supprimée pour les correspondances privées et les Arméniens furent soumis au régime des étrangers originaires des pays ennemis.

Nous ouvrons ici une parenthèse pour expliquer les motifs de ce traitement.

En Europe, d'une façon générale, on ne se rend pas compte de la *nationalité* des Orientaux et particulièrement de celle des Ottomans. Un européen français, anglais ou espagnol, né dans un de ces pays de parents français, anglais ou espagnols, est considéré comme citoyen de ces pays, jouit des droits, et accepte les devoirs que la loi du pays détermine.

Les choses ne se passent pas ainsi en Turquie. Les habitants du pays ottoman se divisent en deux parties : les islams, qui représentent la nation, et les raïas ou les soumis (1). Les soumis se divisent en deux parties : les raïas tributaires et les raïas hospitalisés (2). De sorte que les races tributaires, malgré leur naissance dans le pays ottoman, sont considérées comme étrangères.

Les fondateurs et les législateurs de l'empire ottoman, pour mettre au même niveau la situa-

1. — Cette différence entre les raïas et les soumis est telle qu'un raïa devenu musulman a son état civil changé.

2. — Même un siècle avant, les ambassadeurs des puissances européennes, en se présentant au Sultan, devaient ôter leurs armes, se vêtir d'un faradjé (signe de mendicité) et se présenter au Sultan comme un mendiant demandant l'aumône et l'hospitalité. Sébastiani, l'ambassadeur de Napoléon, fut le premier qui ne fut pas soumis à cette humiliation.

tion politique des raïas tributaires et celle des raïas hospitalisés qui avaient leur ambassadeur, créèrent le patriarcat pour les raïas soumis. En effet, le patriarche d'un peuple soumis est considéré comme chef civil et représentant de son peuple devant les autorités civiles turques, plutôt que comme chef religieux. Il est choisi par le peuple et agréé par le Sultan.

Probablement, la décision de considérer les Arméniens comme des sujets ennemis devait être basée sur la loi du *chéri*, puisque, d'après la constitution de 1910, l'ancienne loi abolie, les raïas soumis devaient être considérés comme citoyens du pays.

Mais, en Turquie, tout se passe à la turque; les peuples raïas qui, jusqu'alors, payaient un impôt militaire, étaient exclus de l'armée. D'après la constitution, les soumis eurent « l'honneur » de participer à l'armée. Le gouvernement turc, tout en imposant le régime des peuples ennemis aux Arméniens, voulait incorporer 100.000 Arméniens dans l'armée turque.

Qui donc pourrait reprocher aux Arméniens dans ce cas leur « insoumission », si ce n'est la presse allemande qui essaya de justifier

les massacres arméniens. Comment un Arménien, après avoir été dépouillé de ses biens, de la nourriture et des vêtements de sa famille, après avoir payé un impôt militaire, après avoir été traité comme étranger, pouvait-il entrer sans murmurer dans l'armée turque et marcher contre les Russes ses protecteurs et contre ses frères Arméniens de Russie ?

On ne se bornait pas, d'ailleurs, à les incorporer dans l'armée turque, on les « invitait » à accepter la véritable religion de l'Islam. Tous les officiers allemands de haute « kulture » n'étaient-ils pas devenus musulmans ? Et ne disait-on pas que Guillaume II, le grand chef des Germains, avait déjà témoigné sa sympathie pour la « vraie religion » et bientôt se rendrait en pèlerinage à la Mecque ?... L'Arménien savait qu'une fois incorporé dans l'armée turque, s'il avait la chance de revenir, il se trouverait en face d'un foyer détruit, femme enlevée, enfants disparus !

C'est pour cela que, parmi les 100.000 « incorporables » que comptaient les Turcs, plusieurs milliers se sauvèrent comme ils purent, non pas pour éviter de se battre, mais pour

aller se ranger sous les drapeaux des armées de droit et de justice.

Les massacres d'Arméniens pendant cette guerre, s'ils ne sont pas fomentés par Enver pacha et Von der Goltz, sont certainement les résultats du fanatisme et de l'ignorance de ce peuple turc qui, voyant des officiers allemands devenir musulmans et entendant dire que l'Allemagne devenait musulmane, n'admettaient pas que les Arméniens continuassent à marcher dans la voie du christianisme. Avant que la Bulgarie ait pris part à la guerre, on nous écrivait d'une ville bulgare, que deux institutrices protestantes allemandes, voyageant de Sekerd, Sivas à Chabin-Karahissar, avaient rencontré sur leur route, dans des cités et des villages, des milliers et des milliers de cadavres arméniens et, outrées de cette barbarie, revenaient en Europe avec l'intention de faire une propagande en faveur des Arméniens, mais que leur intention ayant été connue par un consul allemand, elles furent mises en prison et envoyées en Allemagne.

Les communiqués officiels, les journaux européens ont mentionné les souffrances de ces 5.000 Arméniens qui, une fois les hommes

incorporables partis, ayant été invités à embrasser l'islamisme, se réfugièrent dans les montagnes, se défendirent pendant des semaines jusqu'à l'arrivée des Français qui les délivrèrent.

Voici ce qu'écrivait d'Erzeroum (20 avril) sur les massacres arméniens, notre excellent confrère M. Henri Barby, correspondant du *Journal* que M. Charles Humbert, le sénateur patriote, dirige avec une si belle autorité :

« Le sort des Arméniens d'Erzeroum fut aussi celui de toute la population arménienne des six vilayets, où la Russie, la France et l'Angleterre voulaient, à la veille de la guerre, introduire les réformes promises depuis si longtemps et toujours ajournées par le gouvernement turc.

« Au commencement, la vie sauve fut garantie à tous ceux qui se convertiraient à l'Islam. De gré ou de force, certains adjurèrent et ils reçurent tous le même nom : Abdoullah. (L'idée de ce nom uniforme, permettant de les reconnaître plus tard, est, m'a-t-on affirmé, une idée allemande.)

« Mais bientôt, les Arméniens ne purent plus se sauver par ce moyen. Quelle que fût leur

église (catholique, protestante, géorgienne), ils durent s'exiler et ce furent les massacres.

« Ce qui eut lieu alors dépasse en atrocité tout ce qu'on peut concevoir. Comment évoquer les effroyables scènes qui m'ont été décrites ? Les enfants massacrés, mutilés, sous les yeux de leurs mères, folles de peur et d'horreur, que les bourreaux contraignaient à boire des tasses de sang fumant ; les femmes, égorgées lorsqu'elles étaient vieilles, violentées lorsqu'elles étaient jeunes, jolies, et, à celles qui étaient rebelles, on cassait les doigts, on brisait les bras. »

Et enfin voici le rapport du prince Argoutinski, membre de la section caucasienne de l'Union des villes, sur la situation des Arméniens de Trébizonde :

« Les Arméniens avaient été massacrés, noyés ou expulsés sous l'inculpation de trahison ou d'aide aux Russes. Les Turcs avaient pris des têtes de jeunes enfants dont ils se servaient comme de cibles. Le rapport s'étend longuement sur les atrocités commises par les Turcs. Quelques enfants arméniens ont pu être recueillis, mais ils sont dans un état déplo-

nable. Ils demandent encore si on va les massacrer.

« L'expulsion des Arméniens commença en juillet 1915. Plusieurs centaines furent mis dans des bateaux et jetés à la mer; 800 jeunes enfants subirent ce sort ».

Les Arméniens de l'Arménie turque sont, de tous les peuples, ceux qui souffrirent le plus de cette guerre; mais ne perdons pas notre temps en lamentations. L'heure est à l'effort commun des peuples conscients, des nations loyales contre la barbarie, contre la force brutale; dans l'avenir, on appréciera les services que les Arméniens rendirent à la cause commune de la défense du droit.

Les dépêches des agences annoncèrent que le gouvernement ottoman massacra ou exila tous les Arméniens habitant les villes et villages des bords de la mer de Marmara, l'Archipel et la Méditerranée, sous prétexte que ces Arméniens ravitaillaient les sous-marins des alliés et leur donnaient toutes indications utiles.

Les Arméniens d'Europe, d'Amérique, d'Égypte, du Caucase firent des efforts considérables. Ceux d'Amérique ouvrirent une sous-

cription pour leurs frères du Caucase, et une autre pour secourir les émigrés arméniens réfugiés en Russie. Cette souscription se monte déjà à quelques centaines de milliers de dollars.

Les souscriptions faites pour les mêmes buts dans les milieux arméniens en Angleterre, en Egypte et dans les colonies anglaises, dépassent le million.

En France, et même à Paris, la petite colonie arménienne donna son obole.

Même des volontaires arméniens de tous milieux partirent se sacrifier pour la juste cause...

L'effort des Arméniens est admirable, parce qu'après tant de souffrances, ce peuple trouve encore le courage de combattre; il témoigne en même temps d'un superbe esprit d'abnégation et d'un mépris profond de toutes les épreuves. En effet, les volontaires, presque tous originaires de Turquie, en cas de captivité, considérés comme déserteurs turcs, sont exécutés par les Turcs et ceux qui tombent entre les mains des autres belligérants sont soumis à un régime de rigueur à cause de leur origine turque!

Les Arméniens de Russie, d'abord comme

citoyens russes, et pour aider leurs frères dominés par les Turcs, montrèrent un courage, une activité remarquables. Partout, dans tous les grands centres arméniens : Tiflis, Bakou, Kantzac, Chouchi, Erivan, Ikdir, Kars, Alexandropol, Rostow et Nakhidjevan-sur-le-Don, furent créés des Comités pour secourir les volontaires, leur procurer l'armement et l'équipement.

Les colonies arméniennes de Moscou, de Pétrograd, d'Odessa, de Crimée, d'Astrakan, suivant l'exemple des Arméniens du Caucase, créèrent des Comités pour subventionner le Comité central à Tiflis.

De leur côté, les dames arméniennes forment des Comités, font des souscriptions, quelques-unes même s'enrôlèrent comme volontaires.

Pour donner une idée générale sur l'effort arménien pendant la guerre, nous faisons appel au haut témoignage de M. Frédéric Macler en citant les conclusions de son article : « L'effort arménien », paru dans la *Revue hebdomadaire* :

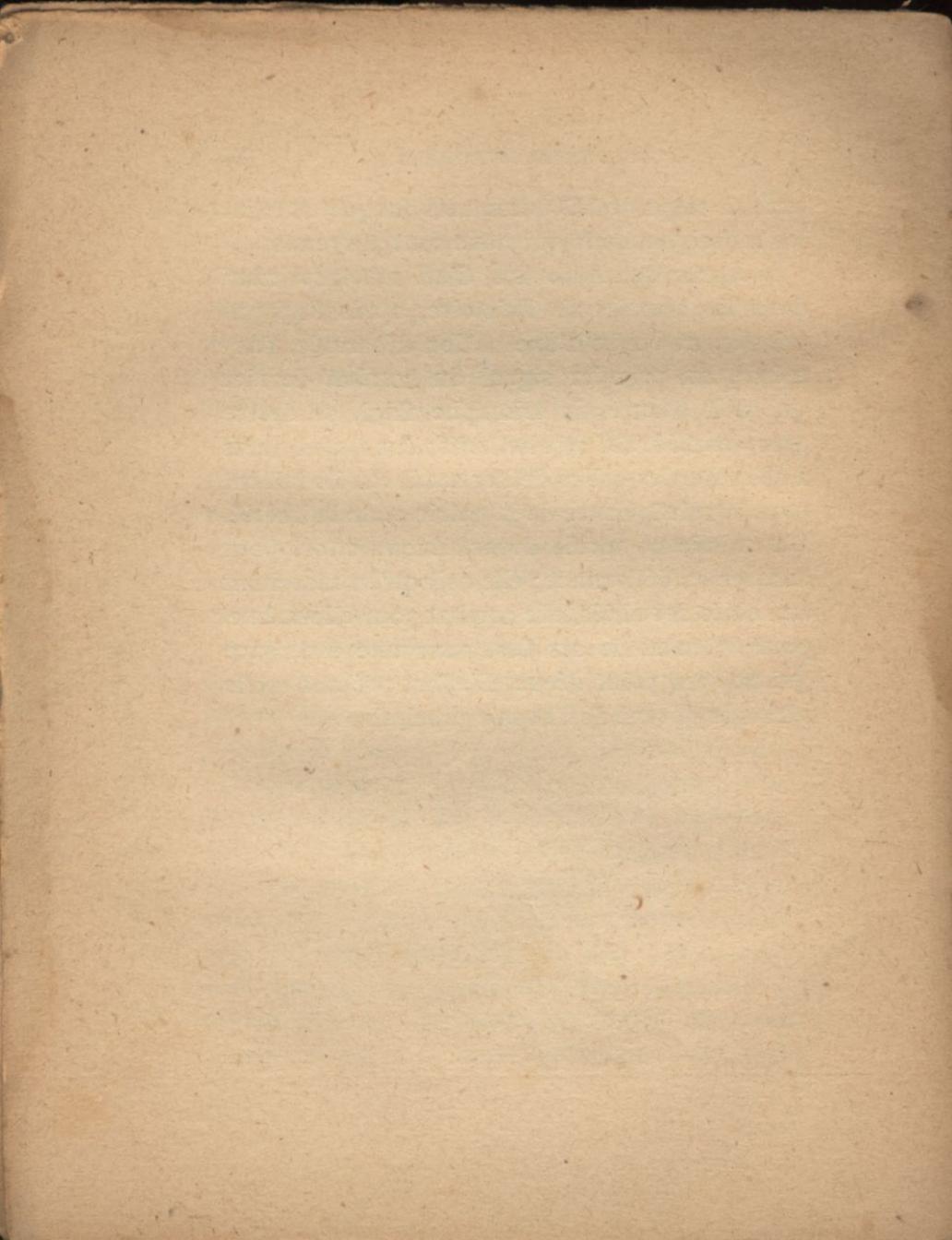
« Si les Arméniens ne constituent pas un Etat indépendant, ils ont, par contre, un patrimoine moral et intellectuel auquel ils sont plus que jamais attachés; ils ont leurs traditions de

noblesse et de générosité, auxquelles ils ne sauraient faillir. Ne nous disait-on pas, en septembre dernier, que la seule colonie arménienne de Paris, désireuse de témoigner à la France sa profonde reconnaissance, préleva, sur les sommes dont elle disposait, 5.000 francs qu'elle fit remettre à M. Millerand pour la Croix-Rouge française, 5.000 francs pour la Croix-Rouge de Russie ? Elle fit également tenir à M. Barthou 1.000 francs pour le Comité de secours national, 500 francs à M. Barrès pour les Alsaciens-Lorrains, 500 francs pour l'Œuvre des mutilés de la guerre.

« Les Arméniens n'ont plus, pour l'heure présente, un territoire qui soit proprement leur patrie. Ils ne possèdent pas les avantages que procure aux nations civilisées un Etat organisé et normalement administré. Et malgré cela, depuis le début des hostilités, ils comptent 100.000 hommes comme soldats réguliers dans l'armée russe, et un nombre à peu près égal de volontaires, qui seront fiers de combattre aux côtés de leurs aînés lorsque leur équipement sera achevé. Le parti des Hentchakistes a fourni, dit-on, six corps de 1.000 hommes chacun, et celui des Drochakistes environ sept

ou huit corps de 1.000 hommes chaque, suivant les renseignements qui nous sont parvenus.

« Après quarante ans d'un martyr inouï dans les annales de l'histoire, après l'appauvrissement voulu d'une nation désarmée, l'Arménie, au premier signal du combat dernier qui doit assurer le triomphe final, se dresse avec ses 250.000 combattants; tous sont prêts à affronter les balles de l'ennemi, car ils luttent pour la sainte cause de la patrie et de la liberté. L'Arménie ne recule devant aucun effort pour assurer sa délivrance; elle sait qu'en marchant aux côtés des alliés, elle combat pour elle-même, pour le salut de ses fils, pour une espérance qui ne sera point déçue. L'effort présent est le plus sûr garant de l'avenir prochain. »



VII

Les Provinces arméniennes avant la conquête Ottomane et aujourd'hui

Les Turcs conquièrent l'Arménie à l'époque de Selim I^{er} (1516).

La diplomatie européenne s'occupa officiellement du sort des Arméniens depuis la dernière guerre russo-turque (1877). Mais son intervention demeura vaine. En effet, malgré l'article 16 du traité de San-Stefano, l'article 61 du traité de Berlin et la note collective des six puissances exigeant l'exécution des réformes promises (1880), les Arméniens furent persécutés et massacrés.

Et quand, dans leur désespoir, les malheureux Arméniens se soulevèrent et s'adressèrent aux gouvernements européens, ces derniers se contentèrent d'une nouvelle protestation tandis que la Turquie renouvelait et accumulait répressions et massacres.

La France, la Grande-Bretagne, la Russie, une fois de plus, en avril 1895, réclamaient l'exécution des réformes. La Turquie, pour réponse, créa une mission à la tête de laquelle fut placé Cherif-pacha. La mission et son chef comprirent leur rôle de cette façon : suppression des plaintes des victimes par la suppression radicale de ces victimes !

En septembre de la même année, les Arméniens, exaspérés, firent une manifestation devant la Sublime-Porte. Le gouvernement turc, instruit d'avance, avait armé les Musulmans et sur un signal de la police les massacres des manifestants ou non manifestants recommencèrent.

Des grands massacres furent également ordonnés par les autorités turques dans les provinces arméniennes.

Encore une fois s'élevèrent en Europe, dans les milieux politiques, diplomatiques et littéraires, des protestations en faveur des Arméniens; en France, en Angleterre, en Suisse, en Russie, des meetings furent organisés ayant pour but de stigmatiser le régime. Toutes ces protestations furent superflues.

Le Comité fédéral arménien organisa la

magnifique et retentissante manifestation de la Banque Ottomane et de nouveaux soulèvements eurent lieu à Sassoun, à Kenous et à Van. Il se trouva alors en Europe des politiciens, des diplomates, des écrivains qui reprochèrent aux Arméniens leur manière d'agir; on incrimina ces révolutionnaires pour l'emploi qu'ils avaient fait des grenades contre les égorgeurs de leurs femmes et de leurs enfants ! Il est vrai que l'Europe d'hier ne se doutait pas qu'un jour viendrait où des Européens combattraient avec des grenades, des gaz suffocants et asphyxiants !

La Turquie, appuyée par l'Allemagne, continua à détruire systématiquement les Arméniens.

L'armée russe du Caucase, sous le commandement du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, en peu de temps et par le canon, régla en partie la question ambiguë des provinces arméniennes que les diplomates depuis des années n'avaient pas réussi à résoudre.

Au moment où quelques-unes des provinces arméniennes se libèrent du joug ture, nous croyons utile de comparer leur état actuel à

celui dans lequel elles se trouvaient au moment de la conquête ottomane.

Nous n'avons pas la prétention de faire l'histoire des cités arméniennes. Les détails que nous avons pu grouper pourront être utiles à ceux qui tenteront de se livrer à des études approfondies sur ces provinces. Parmi ces provinces, les vilayets de Van, de Bitlis renferment dans leurs ruines des documents et des inscriptions intéressant l'histoire des Assyriens, des Romains et de toutes les races ou religions dont ces contrées furent ou le champ de bataille ou le berceau.

Trébizonde. — Ce vilayet, habité en grande partie par des Arméniens, sert de port de commerce aux provinces arméniennes. Capitale de l'antique Cappadoce, chef-lieu de la province (vilayet) de ce nom, sur la rive méridionale du pont Euxin.

Trébizonde, fortifiée par Mitridate, embellie par Trajan, détruite par les Goths, refortifiée et embellie de nouveau par Adrien et Justinien, devint la capitale des Comnène, qui y fondèrent leur empire avec l'aide des Croisés. Mahomet II, après la prise de Constantinople, en 1453, marcha sur cet empire et le bloqua par

mer et par terre. Le dernier empereur, David Comnène, traita avec le conquérant, de son sort et de celui de ses sujets. Mahomet, sous la foi du serment, promit de respecter et la vie et les biens de l'empereur et de ses sujets si le souverain acceptait de capituler et d'aller à Constantinople, où il serait traité en ami; mais une fois la famille Comnène en route pour Constantinople, Mahomet, revenant sur sa parole, fit incorporer parmi les janissaires les enfants des habitants et contraignit les citoyens riches à abandonner leurs biens et à aller peupler d'autres provinces turques; ces richesses furent partagées entre les soldats de Mahomet.

Une fois à Constantinople, Mahomet invita David et sa famille à choisir entre le Coran et la mort et sur le refus du monarque de devenir musulman, on le décapita, après l'avoir fait assister au supplice de ses sept fils. Les corps furent jetés sans sépulture sur une plage déserte de la mer de Marmara.

Lors de la conquête des Turcs, la ville de Trébizonde possédait 180.000 habitants. Les historiens de l'époque célèbrent la hauteur de ses tours, la splendeur de ses quais, de ses dômes

couverts de lames de plomb, la solidité de ses remparts.

Aujourd'hui, la ville de Trébizonde, dépouillée de tous ses attraits, contient à peine le quart de la population d'autrefois.

Erzeroum. — Arzen, Karine, Theodosiopolis, depuis la prise de cette ville, l'étymologie même de ce nom a donné lieu à des controverses. Les uns croient qu'Erzeroum vient de Erdzen-el-Roumi (domaine des Roumains), tandis que les autres prétendent que la ville tire son origine de Erdzer-oun (terre de feu), le pays étant volcanique; cette dernière opinion n'a aucune valeur, le district d'Erzeroum étant le moins volcanique de toute l'Arménie.

La ville d'Erzeroum, dont la province possède les sources des grands fleuves d'Arménie : l'Euphrate ou Ardzania, Kariine (1), Araxe, est située près de la montagne de Bur-Ake, l'ancien Abos ou Avos, Bin-Keule ture (mont des dix mille sources).

Les deux grandes rivières arméniennes, Ardzania et Kariine, ont donné leurs noms à cette province et à la ville principale.

1. — Voir *Manuel d'Assyriologie*, par A. Fossey.

La province fut appelée Karenitide ou Arzania et la ville Arzen ou Karine.

D'autre part, le nom d'une famille régnante arménienne, Arzrouni, qui régna sur une partie de l'Arménie au IX^e siècle de notre ère, a la même sonnance que le mot Erzeroum. L'existence de ces mots Karine, Arzen et Arzrouni est plus ancienne que l'apparition des Romains dans cette province.

Dans l'histoire on parle du bourg de Karine ou Arzen au commencement du IV^e siècle, à côté duquel fut construite et fortifiée une ville, en 402, par Anatolius, général romain des armées d'Orient, avec l'ordre de Théodose le Jeune, et fut appelée Théodosiopolis.

Les habitants de Karine ou Arzen furent invités à venir habiter cette ville. C'est une de ces deux villes qui doit être Erzeroum d'aujourd'hui.

Au début du VI^e siècle, Phocus ayant renversé l'empereur Maurice, le remplaça.

Chosrau II, roi de Perse, allié de l'empereur Maurice, pour venger ce dernier, déclara la guerre à Phocus (604).

La guerre fut longue et l'armée perse piétina des années durant l'armée romaine.

En 611, Karine, alors grande forteresse byzantine, fut assiégée; elle tomba entre les mains des Perses qui emmenèrent les habitants en esclavage et saccagèrent la ville; en 624, l'armée romaine prenant le dessus, enleva aux Persans toutes leurs conquêtes et Heraclius débarqua à Trébizonde et son armée, grossie par l'armée de Mejej-Cnoui, général arménien, repoussa partout les Perses et reprit Karine.

En 785, Haroun-el-Rechid, commandant l'armée arabe, força Constantin Porphyrogénète à conclure la paix en abandonnant Théodosiopolis. Les forts furent démantelés. Du VIII^e au XI^e siècle, Erzeroum devient une des grandes villes et centre de commerce du royaume arménien bagratide. Ses commerçants se transportèrent dans toutes les parties du monde et la ville était devenue l'intermédiaire du trafic commercial d'Europe et d'Asie.

A peine les Byzantins avaient-ils conquis le domaine des familles Bagratide et Arzrouni que le seldjkidue Thogrul bey leur disputa ce pays.

Aristaguès Lastivertzi (chapitre XII) rapporte que l'armée de Thogrul avançant dans la Pha-

riane, Karenitide ravagea et incendia les grandes villes Arzen et Théodosiopolis.

Le chroniqueur arménien Mathieu d'Edesse (8 mars 1050) écrit :

« Sous le règne de Monomaque-César, qui par la fourberie et le parjure dépouilla la dynastie des Bagratides de la souveraineté de l'Arménie, une calamité, signe de la colère divine, nous vint de la Perse par ordre de Thogrul, sultan. Deux généraux sortirent de son divan, nommés l'un Aprêem et l'autre Kethelmousch. Ils s'avancèrent à la tête d'une armée formidable contre l'Arménie. Ils se dirigèrent d'abord contre la célèbre et populeuse ville d'Arménie que l'on appelle Arzen. Ils n'ignoraient pas qu'elle était dégarnie de remparts et qu'elle renfermait une multitude d'hommes et de femmes, ainsi que des trésors immenses d'or et d'argent.

« A la vue des infidèles, les habitants sortirent pour les repousser. Un combat terrible s'engagea sous les murs mêmes de la ville. Il dura une grande partie de la journée et les campagnes se couvrirent de sang, car il n'y avait aucun lieu qui put servir d'abri et nul secours à attendre : la mort seule s'offrait aux

habitants. Enfin, écrasés par le nombre, ils tournèrent le dos et les infidèles, pénétrant dans la ville l'épée nue, massacrèrent tous ceux qui s'y trouvaient, au nombre de 150.000. Il serait superflu de mentionner l'or, l'argent, les étoffes de brocart dont ils s'emparèrent ; la plume est impuissante à en retracer la quantité. J'ai entendu raconter souvent et par beaucoup de gens, au sujet du chorevêque Tavthoug, dont Ibrahim enleva les trésors, qu'il fallut quarante chameaux pour les emporter, et que huit cents sixains de bœufs sortirent de ses étables. A cette époque il y avait à Arzen huit cents églises où l'on célébrait la messe. Ce fut par ce cruel désastre et après un affreux carnage que tomba cette belle et noble cité. Comment raconter ici, d'une voix étouffée par les larmes, le trépas des nobles et des prêtres dont les corps, laissés sans sépulture, devinrent la proie des animaux carnassiers; le sort des dames d'une haute naissance conduites avec leurs enfants comme esclaves en Perse et condamnées à une éternelle servitude ! Ce fut le commencement des malheurs de l'Arménie. Prêtez donc une oreille attentive à ce récit douloureux.

« L'extermination de la nation orientale s'opéra successivement d'année en année et Arzen est la première ville qui fut prise et disparut dans cette ruine. »

Après la disparition des Seljoukides, Erzeroum tombe entre les mains des Persans et Romains.

L'armée de Timour à son tour ravagea la province d'Erzeroum; dans cette province, Timour incendia des villes et villages et à leur place construisit des murailles où étaient enfermés des hommes vivants cimentés dans la chaux.

Plus tard, cette province devint le champ de bataille des Ottomans et des Persans.

C'est pour la quatrième fois que l'armée russe rentre victorieuse à Erzeroum : en 1828, 1855, 1877 et 1916. La province d'Erzeroum est riche de minerais et arrosée par plusieurs fleuves et leurs affluents est la plus productive des provinces de l'Asie Mineure.

La Russie, en 1877, avait déjà conquis le district de Chirak, la ville de Kars, Sarikamich, Kaghzevan.

En 1916, les districts d'Alach-Kert, Passen, Kenous sont déjà pris par les Russes, ainsi que

le district d'Erdzindjian, l'ancienne Acilisène.

Quoique Erzeroum possédait dans ses dernières années 50.000 habitants, dont une grande partie d'Arméniens, au moment de la prise de la ville par les Russes ce nombre était réduit à quelques centaines.

Van. — L'ancien Naïri ou Beainnae (Vanae-Van) assyrien que Ptolémée nomme Vovanae. Les habitants prononcent Vanne.

Incontestablement, Van est une des plus anciennes villes du monde; sa fondation attribuée à Semiramis (on la nomme même Semiramocerta), son histoire et celle de ses rois est inscrite avec des lettres cunéiformes sur ses murailles avec une langue inconnue ou inexplicable, pourront peut-être éclaircir un jour son glorieux passé.

Van, comme Erzeroum, comme toutes les autres provinces arméniennes, a subi l'invasion de divers conquérants.

Au x^e siècle de notre ère, Van devient la capitale des rois Arzrouni.

La province de Van a eu peu à subir le joug des Ottomans; quoique attachée à l'empire ottoman depuis le xv^e siècle, elle était gouvernée par des émirs kurdes ou turcomans.

Le peuple arménien de Van à plusieurs reprises se souleva contre les Turcs et dans cette guerre il se défendit jusqu'à l'arrivée de l'armée russe et participa à la prise de la ville et de la province.

Le gouvernement russe, pour récompenser l'effort des Arméniens, nomma gouverneur de la ville un Arménien.

Bitlis ou Bagh'ech. — Ville de l'ancienne province arménienne Tourouberan du district Beznounik, chef-lieu du vilayet de ce nom. D'après la légende, la ville et le fort auraient été construits par Alexandre le Grand. Des inscriptions cunéiformes et persanes, découvertes en 1895 et 1902, ne sont pas encore déchiffrées.

L'étymologie du nom Bitlis, mot syriaque, est Beït-lis, qui signifie beau jardin. L'appellation Bagh'ech, que les Arméniens lui donnent jusqu'aujourd'hui, est la composition de deux mots persans : Bagh (jardin) et ech (beau).

Bitlis s'étale au milieu et sur les hauteurs des cinq montagnes qui l'entourent; elle est sillonnée de trois rivières, les affluents du Tigre, qui s'unissent au milieu de la ville, près de l'ancien fort en la divisant en quatre quartiers; chaque maison est dotée d'une source et

d'un grand jardin rempli d'arbres de toutes espèces, les maisons disparaissent au milieu des jardins et en contemplant la ville des hauteurs des montagnes on ne voit qu'un immense jardin.

La ville est pittoresque et d'une beauté naturelle incomparable pendant la bonne saison ; l'hiver est neigeux et froid. Pendant quatre mois, une couche de neige de huit à douze mètres couvre la ville et arrête tout mouvement. Les habitants s'approvisionnent de façon à sortir le moins possible pendant cette époque.

Bitlis est entourée des grandes villes d'autrefois : Mouch ou Daren (la seule qui reste entièrement debout), Aïdziatz et Ardzké ou Ardzkan (deux grandes villes fortes d'autrefois), Khelath ou Akhelat (capitale de Scharmen vers le x^e siècle), Ardjech (grande ville de l'ancien Aghï'hovid), Malazkerd (autrefois capitale et célèbre au nom de Manavazaguerda qui existe à moitié détruite ainsi que les villes Avérak-Korvou (Korvou la ruine), Odz-Karhak (la ville serpent), Ormuzd et d'autres dont on remarque à peine les ruines. Bitlis est la seule ville de ce vilayet qui a pu résister à ses enva-

hisseurs; elle était renommée pour ses carrières. La ville, en effet, ainsi que les montagnes, sont remplies de carrières; on y trouve particulièrement plusieurs espèces de marbre et du granit. La montagne Marmernotz (montagne des marbriers), le long de la rivière Ichkan, au nord-est de la ville; la montagne Karmir-Kar (montagne de granit rouge), et la montagne Sève-Kar (montagne de pierre noire) servirent dans le passé pour embellir les châteaux et les palais de Ninive et de Babylone. Depuis la conquête turque, tout cela a cessé d'avoir une importance.

Au sud-est de la ville, entre Kuzel-déri (Salno-dzor d'autrefois) et Sekerd se trouvent les ruines entièrement ensevelies de la ville de Peghinze-Kaghak (ville de bronze); d'après la légende, le sol de cette contrée renfermerait $1/40$ d'or et $7\frac{1}{10}$ de bronze.

Le gouvernement ottoman n'a jamais connu l'existence des richesses de cette contrée où, comme a dit le célèbre explorateur anglais Linch, il existe des milliers de kilomètres où un gendarme ottoman n'a jamais passé. D'ailleurs les gendarmes, les fonctionnaires sachant à peine lire et écrire en turc, n'étaient

pas de taille à apprécier la valeur du sol et les gouverneurs venant de Constantinople avaient d'autres moyens pour s'enrichir que de s'intéresser à cela.

Le vilayet de Bitlis, quoique depuis 1515 sous la domination ottomane, n'est considéré comme province ottomane proprement dite que depuis 1790; avant cette époque, les émirs tartares et les beys kurdes, originaires du pays, achetaient la charge de gouverneur de chaque contrée pour une durée de dix, vingt ou trente ans et pendant cette période ils étaient les maîtres absolus du pays.

Avant sa prise par les Ottomans, Bitlis était importante et les chroniqueurs rapportent que dans une nuit furent célébrés trois cents mariages (1).

Le nombre des habitants d'autrefois était de 150.000; avant la guerre, il y avait 35.000 habitants, dont 25.000 Turcs et Kurdes.

1. — A Bitlis, même de nos jours, la célébration du mariage a lieu la nuit.

VIII

Aspirations Nationales et Avenir de l'Arménie

Après avoir subi l'oppression de nombreux conquérants, après avoir supporté depuis quatre siècles le choc des barbares envahisseurs, après avoir enduré de la part des Turcs-Ottomans les pires persécutions, le peuple Arménien a tout de même pu conserver son caractère national et garder l'énergie nécessaire pour réclamer, auprès des puissances européennes, la liberté, l'autonomie auxquelles il avait droit.

Lorsqu'il s'est senti en danger, le gouvernement turc a poussé les Arméniens à solliciter l'autonomie politique (1) — sous le *protecto-*

1. — Voir la question arménienne : *A la lumière des documents*, par Marcel Leard.

rat ottoman ; puis, soutenu par les Hohenzollern, a fait assassiner par ses bourreaux à gages, près de 600.000 malheureux Arméniens.

Après ces exécutions en masse perpétrées, est-il possible que le peuple soit fondé à espérer la renaissance d'une vie nationale?

Est-il admissible que la guerre étant terminée par la victoire des alliés, victoire de la justice et du droit, les diplomates au moment du règlement de comptes, ne prennent pas en considération la question arménienne?

Ne serait-il pas profondément injuste, profondément anormal que l'Arménie, libérée du joug turc, devienne une province soumise à une autre puissance — dont les Turcs habitant l'Arménie et qui prirent part aux massacres seraient les fidèles sujets?

Ne serait-il pas monstrueux que l'Arménie, après avoir tant souffert, tant fait de sacrifices, demeurât esclave de la Turquie du fait de la volonté des diplomates, lorsque les Empires centraux seront battus?

Certes, des sympathies très hautes, très estimables se sont manifestées en faveur de l'Arménie...

Récemment, au mois d'avril de la présente

année, la Société des Amitiés Franco-Etrangères, sous la présidence de M. Paul Deschanel, membre de l'Académie française, président de la Chambre des députés, a rendu hommage à l'Arménie, a dit éloquemment quel fut son martyre, a manifesté sa pitié pour les éprouvés. Et à ce témoignage se sont associées des personnalités politiques, littéraires, militaires de France, d'Angleterre, de Russie, d'Italie, du Japon, de Belgique, de Serbie et aussi des pays neutres ; la Croix-Rouge allemande et les missions évangéliques allemandes y ont même adhéré ainsi que l'attestent les rapports lus par M. Paul Painlevé, rapports qui établissent nettement et mettent en pleine lumière d'horreur, les inqualifiables cruautés des Germano-Turcs.

M. Deschanel rapprocha l'Arménie de l'Alsace, M. Anatole France souhaite la renaissance de l'Arménie; de multiples bonnes volontés s'affirmèrent...

Que résultera-t-il de tout cela?

Quel sera le sort de l'Arménie?

On ne saurait le comparer à celui qui attend l'Alsace-Lorraine qui devra être — qui sera rattachée à la France, la mère-patrie — ni à celui de la Pologne, de la Belgique et de la

Serbie dont les populations, malgré tout, ne sont point anéanties.

Il y a peu de temps, M. Victor Bérard qu'il faut toujours citer quand il s'agit des questions arméniennes, insistait sur le danger qu'il y aurait à partager la Turquie, sans tenir compte des justes *desiderata* des Arméniens, des Arabes, des Syriens.

Est-ce donner la liberté à l'Arménie que de l'annexer à une autre puissance ou la morceler en plusieurs territoires attribués à plusieurs puissances?

Les Arméniens qui appartiennent à la civilisation gréco-latine, s'y sont toujours montrés attachés, ont combattu aux côtés des Occidentaux, fourni des souverains à l'Empire de Byzance.

Après la ruine de Rome et de Byzance, elles se tournèrent vers l'Occident et plus particulièrement vers la France.

Lorsque les Français des Croisades eurent prêté leurs concours aux Arméniens du Royaume Roubénian de Cilicie, le peuple Haïk reconnaissant allia la famille royale arménienne avec la famille française de Lusignan

afin de resserrer les liens d'amitié entre les deux pays.

Le dernier roi arménien, Léon V, chassé par les Tartares et les Egyptiens se rendit en France d'où il espérait revenir avec une armée qui l'aidât à reconquérir son trône; une maladie, conséquence de ses fatigues, des dures épreuves qu'il avait traversées l'emporta malheureusement avant qu'il pût mener à bien son entreprise.

La mort à Paris du dernier roi d'Arménie signifie, pour le peuple, que la liberté lui viendra grâce à l'appui de la France!

Tous les malheurs de l'Arménie dans ces cinquante dernières années, viennent de ce que la France, en 1870, a été vaincue par l'Allemagne qui fut l'*associée* de la Turquie dans toutes les manœuvres d'oppression, dans tous les massacres que subirent les Arméniens. Ceux-ci, qui ont souffert plus que n'importe quel peuple, savent qu'une fois libérés du joug ottoman, ils ne pourront vivre avec une autonomie absolue.

Ils souhaiteraient n'être point divisés ni annexés à quelque nation que ce soit, même la France, l'Angleterre ou la Russie.

Leur rêve serait que les provinces d'Erzeroum, de Van, de Bitlis, de Diarbékir, de Karpouth, de Civas et la Cilicie fussent unies indissolublement et formassent une Arménie autonome sous la protection collective des grandes puissances démocratiques.

Ce rêve apparaît réalisable, ce souhait légitime.

Puissent les puissances intéressées le comprendre et assurer enfin à ce pays si effroyablement éprouvé un peu de tranquillité, de calme, de sécurité, d'où peut naître, d'où naîtra pour lui un développement d'intellectualité et de civilisation.

NIORT

IMPRIMERIE TH. MARTIN

